

rent, trois représentent, à grandeur naturelle, sainte Agnès, sainte Suzanno et sainte Cécile.

Sainte Agnès a donné l'hospitalité, dans sa propre tombe, aux restes de sainte Émérentienne, sa sœur de lait. On sait qu'elle fut martyrisée pendant qu'elle priait sur le tombeau de la jeune vierge. Les deux corps reposent sous l'autel majeur.

La statue d'Agnès surmonte l'autel. Le corps est d'albâtre oriental, la tête, les mains et les pieds sont de bronze doré. Le baldaquin est peut-être le plus riche et le plus gracieux que l'on voit à Rome; il est soutenu par quatre colonnes de porphyre rouge à petits points blancs, marbre extrêmement rare.

Une immense mosaïque, du septième siècle, enveloppe toute la voûte de l'abside. Une guirlande de fruits et de fleurs l'entoure, excepté à la partie supérieure de l'arc où elle se partage et fait place à une croix radieuse. Au-dessous de la croix, la main divine sort des nuages tenant une couronne. Plus bas, dans l'attitude du triomphe, apparaît sainte Agnès: sa tête est couronnée d'émeraude et environnée du nimbe circulaire, son cou est orné de colliers de perles et son corps est vêtu d'un riche costume grec, couvert de pierreries. Elle presse l'évangile sur son cœur. Le glaive qui lui trancha la tête est à ses pieds, et de chaque côté s'échappent des gerbes de flammes qui rappellent à la fois son supplice et son désir ardent du martyre. À sa droite, est le pape Honorius 1er, à sa gauche, le pape Symmaque, tous deux bienfaiteurs de la basilique.

Mais une description détaillée m'entraînerait trop loin. Je me contente d'ajouter que de toutes les basiliques de Rome, Sainte-Agnès est celle qui a le mieux conservé la forme primitive des basiliques romaines, et qu'elle nous donne une idée exacte des églises chrétiennes du quatrième siècle. La beauté, la richesse, la splendeur de cette église, les souvenirs qui s'y rattachent, tout impressionne vivement, remue le cœur et emporte l'âme vers les choses célestes.

La messe fut chantée solennellement. Puis, elle fut suivie de la bénédiction des agneaux.

Je vais raconter cette intéressante cérémonie aussi brièvement que possible, car ma lettre est déjà trop longue.

Le clergé se rendit processionnellement de la sacristie au sanctuaire de la basilique. Tous les regards se fixèrent sur les deux ecclésiastiques qui portaient les petits agneaux. Chacun tenait sur le bras un coussin de soie rouge orné de franges d'or; sur chaque coussin, un agneau, blanc comme celui de la vision de sainte Agnès, était mollement couché. Ils avaient la tête couronnée de roses et le corps parsemé de rosettes de ruban rouge. On les plaça sur l'autel, sous les yeux de la statue de sainte Agnès.

Lorsque les chanoines et les clercs eurent pris place dans le chœur, un évêque, la mitre en tête, monta à l'autel

avec ses ministres. Les chantres exécutèrent un morceau de musique: les agneaux y mêlèrent quelques bélements timides, ce qui dérida non seulement les enfants, mais encore les graves chanoines. En somme, je trouvai que ces gentils agneaux étaient très-sages et pleins de respect pour le saint lion. Sainte Agnès paraissait exercer sur eux le même empire qu'elle exerçait jadis sur leurs ancêtres du troisième siècle.

Le célébrant prononça ensuite une prière, dont je n'ai pas bien saisi le sens, à cause de mon éloignement. On m'a dit depuis qu'elle se composait d'un hymne en l'honneur de sainte Agnès et qu'elle établissait que l'usage de donner des ornements particuliers aux ministres de l'église remonte à la plus haute antiquité. Le célébrant termina la cérémonie en jetant de l'eau bénite sur les agneaux et en les encensant.

* *

Et que devinrent ces petits agneaux, me demandez-vous?

On les remit au chapitre de Saint-Jean de Latran, et, dans l'après-midi, ils furent portés au Vatican où deux charoïnes de la basilique de Saint-Sauveur les présentèrent au Saint Père, qui les bénit. On les envoya ensuite au doyen du tribunal de la Rote. Celui-ci les a confiés, suivant la coutume, aux religieuses du monastère de Sainte-Cécile, qui sont chargées de les élever. Tout fait présumer qu'ils ne manqueront ni de caresses ni de soins vigilants, et qu'ils acquerront promptement toutes les qualités qui font les parfaits agneaux.

En temps opportun on les tondra, de leur laine, on fabriquera les palliums que le Souverain Pontife envoie aux Patriarches, aux Primats, aux Archevêques, et même, par privilège, à quelques Evêques.

ALBERT DE S. LÉON.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 27 FÉVRIER 1879.

Le Carnaval.

Le carnaval est le temps des grands dîners, des soupers à toilettes, voire même des réjouissances extraordinaires chez le peuple écolier. Que voulez-vous? la nature est si triste, en ces jours, le ciel si terne, les vents si froids, il faut bien que le foyer nous attire à ses fêtes et nous fournisse l'atmosphère joyeux et doux que nous refuse le dehors. Aussi, il n'y a presque pas de famille qui ne fasse sa réunion à l'âtre, où l'on rit toujours d'une gaieté franche, pourvu que l'étiquette ne s'y présente pas, gâtée de frais, deux ou trois romances en mémoire, avec un assortiment complet de compliments

sonores et de phrases déjà goûtées. Car dès que cette intruse s'est introduite, la veillée se change en concours, les prix sont marqués d'avance, et c'est rare si les portes de l'hôte ne se referment pas sur des mécontents ou derrière des orgueils froissés.

Mais je suppose que l'on conserve encore les mœurs anciennes. Le festin annuel a eu lieu sous le toit paternel, les tables à cartes n'ont cessé d'être remplies, et les francs éclats de rire ont à plusieurs reprises fait trembler les carreaux pleins de givre de la maisonnette. Là, soyez-en sûrs, les heures ont été courtes, et au retour, pendant que le traîneau rustique glisse rapidement sur la neige durcie où se jouent les rayons de la lune, quelque novice prend pour un rêve cette fête si ardemment attendue, sa première veillée sans doute.

Ainsi dans quelque rang de la société que nous jetions le regard, nous voyons que le carnaval est une époque de joies sincères ou de réjouissantes feintes, suivant que celles-ci laissent plus ou moins de leur franchise aux exigences du siècle qui passe. L'homme est ainsi fait, il semble vouloir tout mesurer aux lois de la coutume et ne songe pas que son cœur ne fait ainsi que se torturer sans profit pour la vertu et pour lui-même.

Mais laissons le faire; demain l'Eglise lui dira ce qu'il est et le véritable progrès de sa nature. Elle déposera sur sa tête la poussière bénie, en lui apprenant, que de quelque manière qu'il s'agite ici bas, soit sur les sommets, soit à l'ombre, il passera, et si quelqu'un le recherche au lendemain, il ne sera plus.

Telle est la destinée de l'homme; telle est la fonction du prêtre qui se tient à l'écart des plaisirs du siècle, et saisit son frère au passage pour lui rappeler qu'il est poussière, et qu'après ses joies et ses triomphes il ne restera de lui que poussière. C'est que plus grand que Pompée le prêtre catholique touche aussi la terre et son souvenir évoque les générations passées. Oui elle est belle cette mission, et tant que l'amour du bien n'aura pas déserté tout à fait notre monde, tant qu'au ris succéderont les pleurs, il se trouvera toujours des cœurs qui préféreront les saintes tristesses de l'Eglise aux vains plaisirs du siècle.

Nous aurions dû remercier plutôt *Le Courrier du Canada* qui publie chaque semaine notre liste de premiers. Nul doute que nos confrères ne redoublent encore leur travail, afin de voir leurs noms proclamés souvent par la voix puissante de la grande presse.

Reçus avec beaucoup de reconnaissance, trois morceaux de musique envoyés par M. A. Boncher, éditeur du *Canada Musical*, Montréal.